



HAL
open science

Du couple Occident - Orient au couple Nord - Sud : des concepts dépassés ?

Claude Prudhomme

► **To cite this version:**

Claude Prudhomme. Du couple Occident - Orient au couple Nord - Sud : des concepts dépassés ?. *Revue historique de l'océan Indien*, 2012, Vision du Nord par le Sud dans l'océan Indien (XVIIe-XXIe siècles), 09, pp.30-46. hal-03243342

HAL Id: hal-03243342

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03243342>

Submitted on 31 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Du couple Occident - Orient au couple Nord - Sud : des concepts dépassés ?

Claude Prudhomme
Université Lumière-Lyon 2
LARHRA

« L'Orient et l'Occident sont des cercles de craie que l'on dessine sous nos yeux pour berner notre pusillanimité »
Friedrich Nietzsche, « Schopenhauer éducateur », *Considérations inactuelles*,
1873-1876

Cette citation empruntée à Nietzsche m'avait servi de préambule pour un article consacré à la notion d'Occident dans le *Dictionnaire des concepts nomades*¹⁰². Elle est en effet un bon raccourci du procès en ethnocentrisme intenté depuis le XIX^e s. à l'Occident accusé d'imposer aux autres sa représentation du monde en la faisant passer pour scientifique. On pourrait remplacer dans la citation de Nietzsche les mots *Orient* et *Occident* par ceux de *Sud* et *Nord* et se demander si ce nouveau découpage ne bute pas sur les mêmes difficultés et finalement laisse entières les questions posées par le couple Occident-Orient. Observons pour l'instant que ces catégories sont largement employées. Elles ne cessent pas d'être discutées par les sciences sociales, les sciences politiques, l'histoire et la géographie. Et pourtant leur usage est quotidien dans les médias et banal dans les ouvrages scientifiques. Le concept d'Occident a été particulièrement dénoncé comme une création intellectuelle destinée à masquer la domination culturelle des pays les plus riches et les plus puissants sur le reste du monde. Les débats récents sur « le choc des civilisations », remis au goût du jour par Samuel Huntington¹⁰³, ont constitué un nouvel épisode de cette polémique et confirmé le caractère idéologique du recours à la notion d'Occident. Dans le même temps, les géographes ont commencé à mettre en question les notions de Nord et de Sud qui avaient semblé une manière d'échapper à l'opposition Ouest-Est.

Nous suivrons un parcours en trois étapes. La première vise à identifier les transformations qui ont conduit à imposer l'Occident comme catégorie nécessaire pour penser le monde et à lui affecter le statut de moteur de l'histoire. La seconde procède à la déconstruction du concept et s'interroge sur la pertinence du recours au concept de sud pour sortir des impasses dans lesquelles nous aurait placés la référence à l'Occident. La troisième s'efforce de montrer que, malgré leurs limites, les catégories d'Occident et de Sud gardent une pertinence à condition de redéfinir le champ de leur usage.

¹⁰² « Occident » in Olivier Christin (dir.) *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010.

¹⁰³ Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, Paris, O. Jacob, 1997.

Concepts nomades : l'invention de l'Occident et de l'Orient

La notion de « concept nomade » s'accorde parfaitement avec l'expérience de l'historien. Il sait combien les mots sont les enfants de leur temps et lui font courir en permanence le risque de contre-sens. La réapparition dans le langage courant du terme *indigène* illustre ces évolutions. Devenu inutilisable à cause de son association à la colonisation et d'une connotation très négative, il a suffi d'un film à succès pour en modifier la perception, voire le mettre en avant (« Les indigènes de la République »). La variabilité des usages et des perceptions confirme la nécessité de faire l'histoire des mots pour lire les sources correctement et l'importance de les expliquer aux lecteurs d'aujourd'hui enclins à les comprendre autrement. C'est de ce constat qu'il faut partir pour comprendre comment s'est imposé et a évolué le concept d'Occident.

Le terme *occident* désigne à l'origine en latin le lieu où se couche le soleil, par opposition à l'orient. Cette observation astronomique a été très vite transformée par un usage métaphorique et poétique que rendaient aisé les différentes acceptions du verbe *occidere* et de ses dérivés. Selon les dictionnaires, les emplois usuels appartiennent à deux registres principaux, le premier évoquant le fait de tomber, et le second, par extension, de périr ou de tuer. Le coucher du soleil évoque ainsi le jour qui tombe (*dies occidit*) ou la vie qui décline (*vita occidens*) mais aussi l'éclat des yeux qui disparaît (Lucrèce), le souvenir qui se perd (Cicéron), l'espoir qui s'en va. A l'origine le terme suggère la fin d'un cycle, mais avec une ambivalence selon qu'il s'agit d'une fin provisoire, annonciatrice d'un nouveau jour et d'un nouveau commencement, ou définitive quand elle concerne la vie terrestre. Déclin momentané avant de nouveaux matins ou mort définitive à laquelle sont promises toutes les civilisations : de nombreuses visions de l'histoire continuent à imaginer l'occident à partir de cette alternative, annoncent un déclin inéluctable ou appellent à une renaissance.

Mais la notion d'Occident est inséparable de la référence à l'Orient qui joue aussi sur plusieurs registres. L'Orient indique le lieu où le soleil se lève, mais le verbe *orior*, dont il est issu, évoque le fait de monter, de naître, de prendre source, de trouver son origine. Il s'oppose ainsi à *occidere* comme *oriens* à *occidens*. Cette idée d'un surgissement qui ouvre vers un avenir où tout est possible comporte une connotation fortement positive. Elle n'a pas empêché la construction dans notre histoire de représentations négatives où l'Orient est associé à la menace de submersion, hier liée aux invasions barbares qui viennent de l'est, aujourd'hui aux migrations et au déferlement de produits fabriqués en Asie. « Quand la Chine s'éveillera, le monde tremblera », la prophétie attribuée à Napoléon I^{er}, et popularisée en 1973 par l'ouvrage à succès d'Alain Peyrefitte, consacre cette représentation d'un monde où les forces destructrices viennent de l'est.

L'occident comme catégorie scientifique

Comment a-t-on pu passer de notions neutres et ambivalentes à des catégories chargées de jugements de valeur ? Le voyage de ces mots commence avec la division de l'empire romain opérée en 395 par Théodose. Elle a pour effet de distinguer dans l'empire la *pars occidentalis* et la *pars orientalis*. Au départ simple division administrative et géographique, elle se superpose à une dimension linguistique et culturelle en reconnaissant de fait qu'il existe à l'ouest un monde latin et à l'est un monde grec. La séparation progressive des deux ensembles se durcit avec la chute de l'empire latin au V^e s., alors que l'empire byzantin se pose en héritier de tout l'empire romain. La prospérité économique et le rayonnement culturel basculent ainsi du côté de l'Orient qui jouit d'une image positive et attire les convoitises des latins comme des musulmans.

Le Moyen-Age ne semble pas faire davantage un usage idéologique de ces notions. Charlemagne reçoit le titre d'*Imperator Romanorum*, sans précision territoriale, car cela aurait été contradictoire avec l'affirmation de l'universalité de l'empire. S'il attend l'accord de l'empereur byzantin pour user officiellement de ce titre, il ne l'accompagne pas de la mention « Empereur d'occident », contrairement à ce que donnent à croire certains manuels d'histoire qui font figurer le terme dans la titulature. Le recours à la notion d'Occident apparaît aussi chez des auteurs médiévaux, mais sans qu'on puisse y déceler un quelconque essai de hiérarchisation. Lorsque, dans la première moitié du XIII^e siècle, Jacques de Vitry propose une *Historia occidentalis*, il désigne par cette expression l'Europe, afin de la distinguer des Etats croisés fondés à l'est et décrits dans une *Historia orientalis*. On repère dans ces appellations la division instaurée dans l'empire romain entre les deux parties de l'Europe, mais elle ne correspond pas à des espaces clairement délimités, ce que confirme la géographie. Héritée de Ptolémée ou repensée au sein d'une vision chrétienne illustrée notamment par la représentation en T O (*orbis terrarum*), la cartographie médiévale propose des représentations du monde où la référence à l'occident et à l'orient est secondaire¹⁰⁴. Elle doit en outre composer avec l'expansion de l'islam qui vient briser l'ordonnement en *pars occidentalis* et *pars orientalis*. Le triomphe de l'islam impose un autre occident, désigné en arabe par le terme le *Maghreb*, pays où le soleil se couche, et un autre orient qualifié de *Machrek*, le pays où le soleil se lève. La cartographie arabo-musulmane, guidée par des objectifs scientifiques, fournit d'ailleurs un remarquable travail pour parvenir à la description objective des ensembles régionaux, et à une classification dans laquelle dominent les préoccupations pratiques, administratives et commerciales. Le couple occident-orient n'y est pas un axe structurant pour organiser le monde.

Les géographes du XV^e s. et de l'époque moderne, grâce aux apports

¹⁰⁴ La carte médiévale du monde, dite de Ravenne, mentionne un *oceanus occidentalis* et un *oceanus orientalis* mais privilégie l'*oceanus septentrionalis* et l'*oceanus meridionalis* (Gérard Chaliand et Jean-Pierre Rageau, *Atlas de la découverte du monde*, Paris, Fayard, 1984, p. 38.

des géographes et cartographes arabes, ont permis à l'Europe de franchir une nouvelle étape dans la mise en cartes du monde. Au fur et à mesure que les voyages d'exploration fournissaient des données plus précises, les cartographes s'attachent à dessiner les contours des côtes, puis l'intérieur des terres. Mais il leur faut aussi nommer les territoires découverts, les continents et les royaumes, les océans et les mers. Selon les circonstances, ils choisissent d'inventer de nouveaux termes tirés des noms des découvreurs, ou reprennent de manière plus ou moins exacte les noms utilisés par les populations autochtones tels que les récits de voyage les ont transmis. L'apparition de la désignation *Indes occidentales* pourrait être l'indice d'un ethnocentrisme européen. Mais très vite, le terme d'Amérique s'impose sur les planisphères et le recours à *occidental* survit seulement dans les *West Indies* britanniques jusqu'au XX^e s.

Dans les premiers atlas européens imprimés, l'Occident n'apparaît pas davantage en tant que territoire localisable¹⁰⁵. Il y figure au mieux comme direction indiquée au bord d'une page, à l'ouest de l'Amérique dans les atlas du XVI^e s., tel celui de Johann Honter, *Universalis Cosmographia*, publié à Zürich en 1548. Les atlas les plus connus l'ignorent, à l'exemple de *l'Orbis terrae compendiosa descriptio* de Mercator publié en 1587 ou du *Nova totius terrarum orbis geographica ac hydrographica* de Guiljelmo Blaeuw, édité à Amsterdam en 1630. Certains vont même jusqu'à opérer un renversement des références, comme l'Allemand Franz Ritter. Il fait publier à Nuremberg, en 1640, un planisphère qui place le nord (*septentrionis*) au bas de la carte, sans modifier pour autant la répartition en quatre continents et la mise en page habituelle. Par voie de conséquence, la mention *occidens* figure à droite, et non à gauche, et désigne un au-delà de l'Asie, tandis que la mention *oriens* est introduite à gauche, c'est-à-dire au-delà de l'Amérique. La permutation de l'occident et de l'orient confirme le caractère parfaitement conventionnel de désignations cartographiques dégagées de toute valeur philosophique ou théologique.

La centralité de l'Europe sur les planisphères, qui est censée avoir préparé les esprits à l'ethno-occidentalisme, n'est donc pas une donnée qui s'est imposée avec la première conquête du monde par les Européens. On pourrait même énumérer des exemples de cartes qui proposent une vision du monde étrangère à cette tentation ethnocentrique. Certains distribuent les terres en deux grands ensembles qui distinguent les Amériques et le reste du monde. D'autres adoptent un découpage en quatre ensembles représentés par quatre cercles différents (I. Harris London, 1697). Autant de cartographies qui interdisent toute possibilité de hiérarchiser les continents et de privilégier l'Europe.

L'absence de jugement de valeur attaché à l'usage des termes Occident et Orient peut aussi s'observer dans la littérature de l'époque moderne. Ils ne constituent pas des entités closes, autonomes, chargées de valeurs particulières, mais figurent à l'intérieur d'une série de couples en

¹⁰⁵ Le site <http://www.envisioningtheworld.com> propose sous le titre *The First Printed Maps, 1472–1700* une remarquable sélection de cartes.

dehors desquels leur sens n'est pas compréhensible. *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert résume dans sa définition le caractère relatif du terme Occident :

« Occident, dans la Géographie, s'applique aux pays qui sont situés au coucher du soleil *par rapport* à d'autres pays, c'est ainsi qu'on appelloit autrefois l'empire d'Allemagne l'empire d'occident par opposition à l'empire d'orient qui étoit celui de Constantinople. L'Eglise romaine s'appelle l'église d'occident, par opposition à l'église greque, etc. Les François, les Espagnols, les Italiens sont appelés (sic) des nations occidentales à l'égard des Asiatiques, et l'Amérique Indes occidentales à l'égard des Indes orientales ». On voit ainsi l'abbé Raynal, dans son introduction à *l'Histoire philosophique et politique des Deux Indes*, évoquer les étoffes d'Orient « devenues le luxe des occidentaux », l'Orient étant ici celui de l'Asie orientale.

En somme, la découverte des nouveaux mondes a conduit à les nommer sur le planisphère et à distinguer des ensembles régionaux, sur le modèle de la géographie arabe, sans les charger de références extra-scientifiques. Elle fait de l'axe occident-orient une orientation parmi d'autres, utile, voire nécessaire pour organiser le monde autour des quatre points cardinaux, sans lui conférer une signification particulière. Elle se garde d'identifier l'Occident et l'Orient à des territoires délimités, encore moins d'introduire une hiérarchie fondée sur des jugements de valeur.

L'occident comme idéologie : la civilisation occidentale moteur de l'histoire

L'investissement, dans le terme Occident, de nouvelles significations méta-géographiques et son association à un espace délimité est donc une opération récente. Elle surgit au XIX^e s., quand l'Europe s'efforce d'organiser le monde et de le classer à partir de la domination qu'elle impose. Elle invente alors, selon l'expression de Fernand Braudel, « une grammaire des civilisations ». Mues par le besoin de classification qui caractérise les nouvelles sciences, de la classification des espèces à celles des éléments chimiques, l'histoire et la géographie éprouvent le besoin de se donner des cadres communs. L'histoire élabore ainsi une succession de grandes périodes à partir de sa propre histoire : Antiquité, Moyen-Age, Temps modernes, Epoque contemporaine. La géographie éprouve le besoin de découper le globe en continents dont l'unité est souvent arbitraire. Que faire du Mexique en Amérique septentrionale ? Comment subdiviser l'Asie et l'Afrique ? A quel ensemble rattacher l'Egypte ? A la croisée de l'histoire et de la géographie, la nouvelle vision du monde revendique son caractère scientifique mais imprègne d'un ethnocentrisme inconscient des concepts censés être purement géographiques. Ce n'est évidemment pas un hasard si le méridien d'origine est fixé par la Conférence internationale de Washington de 1884 à Greenwich dans les faubourgs de Londres, devenue cœur du monde, et non à Paris comme le voulait la France.

Il est impossible d'invoquer tous les textes qui ont contribué à promouvoir l'Occident, réduit à l'Europe, centre du monde et moteur de

l'histoire. On doit cependant s'arrêter sur le pas décisif que fait franchir Arthur Gobineau à la notion d'Occident en 1853, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Dès le premier chapitre, il avance que l'ouest est une notion relative, mais au lieu d'en déduire que la position de l'occident dépend de l'observateur, il énonce un postulat transformé aussitôt en évidence : l'Occident correspond à une région stable, parfaitement identifiée, où vivent les nations appelées à fertiliser le monde :

« L'Ouest fut toujours le centre du monde. Cette prétention, toutes les régions un tant soit peu apparentes l'ont, à la vérité, nourrie et affichée. Pour les Hindous, l'Aryavarta est au milieu des contrées sublunaires ; autour de ce pays saint s'étendent les Dwipas, rattachés au centre sacré, comme les pétales de lotus au calice de la divine plante. Selon les Chinois, l'univers rayonne autour du Céleste Empire. La même fantaisie amusa les Grecs : leur temple de Delphes était le nombril de la Bonne Déesse. Les Égyptiens furent aussi fous. Ce n'est pas dans le sens de cette vieille vanité géographique qu'il est permis à une nation ou à un ensemble de nations de s'attribuer un rôle central sur le globe. Il ne lui est pas même accordé de réclamer la direction constante des intérêts civilisateurs et, sous ce rapport, je me permets de faire une critique bien radicale du célèbre ouvrage de M. Gioberti. C'est, en se plaçant au seul point de vue moral, qu'il y a de l'exactitude à soutenir que, en dehors de toutes les préoccupations patriotiques, le centre de gravité du monde social a toujours oscillé dans les contrées occidentales, sans les quitter jamais, ayant, suivant les temps, deux limites extrêmes, Babylone et Londres de l'est à l'ouest, Stockholm et Thèbes d'Égypte du nord au sud ; au-delà, isolement, personnalité restreinte, impuissance à exciter la sympathie générale, et finalement la barbarie sous toutes ses formes.

Le monde occidental, tel que je viens d'en marquer le contour, est comme un échiquier où les plus grands intérêts sont venus se débattre. C'est un lac qui a constamment débordé sur le reste du globe, parfois le ravageant, toujours le fertilisant »¹⁰⁶.

Installé au centre et au cœur de l'Histoire, l'Occident de Gobineau relève de la fausse évidence et se révèle bien difficile à délimiter quand on s'efforce de traduire sur la carte les indications fournies par l'ouvrage. Il s'étend de l'Orient antique aux îles britanniques selon un axe Londres-Babylone et un autre Stockholm-Thèbes. Mais pour l'auteur, il se confond en réalité avec la seule Europe. La notion d'Occident est clairement mise au service d'une démonstration et sert à prouver que la civilisation de l'Europe a seule le pouvoir de féconder le reste du monde, et donc de le dominer. Dans ce dispositif, l'Orient n'est plus que la contre-partie ou l'envers de cette vision, condamné à être l'opposé de l'Occident, incapable d'inventer, voué à reproduire et répéter. L'Occident européen incarne face à l'Orient le triomphe de la raison contre le sentiment, de la rigueur contre la passion, de

¹⁰⁶ Arthur de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Chapitre premier : L'histoire n'existe que chez les nations blanches. Pourquoi presque toutes les civilisations se sont développées dans l'occident du globe, rééd. 1967, Paris, Pierre Belfond, p. 395.

l'esprit critique contre le fanatisme propres à l'Orient. Il a vocation à organiser et à régénérer le monde et s'engage de fait dans une politique d'expansion et de colonisation qui lui assure, en 1914, la domination du monde.

Du procès de l'Occident à l'invention du Nord et du Sud

Promu stade suprême de la civilisation et modèle à imiter, l'Occident est désormais identifié aux grandes puissances impérialistes et célèbre jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale ses succès et sa contribution au progrès des peuples. La Première Guerre mondiale introduit les premiers doutes dans les esprits et Valéry trouve en 1924 de superbes formules pour exprimer son scepticisme face aux prétentions occidentales : « Nous autres civilisations savons maintenant que nous sommes mortelles » (*Variété I*). Mais il faut une deuxième guerre mondiale et la prise de conscience du degré de barbarie qu'elle a atteint pour ébranler définitivement les certitudes.

La déconstruction de l'Occident

Les premières attaques viennent de spécialistes de sciences humaines, et spécialement des anthropologues, qui mettent en évidence la relativité de nos catégories. Plus attendue, mais encore plus virulente, la contestation marxiste ou marxisante de l'Occident, assimilé au capitalisme et à l'impérialisme, transforme la critique en dénonciation. Le modèle d'hier devient l'anti-modèle dont il faut se démarquer car l'Occident est porteur d'asservissement et de destruction universelle. Dans le contexte de l'émancipation des peuples colonisés, l'affirmation des cultures dominées et niées par le colonisateur devient une urgente nécessité. Les nouvelles élites formées à l'école de l'Occident sont les plus engagées dans une contestation qui n'épargne personne, pas même ceux qui ont cru faire œuvre de civilisation et se mettre au service des populations. En 1956, la revue *Présence Africaine*, rédigée par des intellectuels africains et francophones, publie un petit ouvrage collectif qui témoigne de l'ampleur prise par le refus de cet Occident. Sous le titre *Des prêtres noirs s'interrogent*, il illustre l'affirmation d'une identité et d'une culture africaine qui se considèrent menacées par la culture occidentale. Cinq ans plus tard, le roman *L'aventure ambiguë*, de Cheik Hamidou Kane, amorce la description de la situation des Noirs scolarisés écartelés entre deux cultures. Selon l'écrivain sénégalais, la science, le travail, le rendement, en somme les valeurs qui ont légitimé la domination de l'Occident et la colonisation de l'Afrique, ne sont pas à négliger et « il faut aller chez eux apprendre à vaincre sans avoir raison »¹⁰⁷. Mais cet apprentissage ne doit pas se faire au prix de la perte de Dieu et du sens de l'existence : « C'est ainsi que l'histoire de l'Occident me paraît

¹⁰⁷ Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*, Paris, Julliard, coll. 10/18, 1961, p. 46.

révélatrice de l'insuffisance de garantie que l'homme constitue pour l'homme. Il faut au bonheur de l'homme la présence de Dieu »¹⁰⁸.

Mais le coup décisif est porté en 1978 par Edward Saïd¹⁰⁹ dénonçant le rôle des orientalistes dans une opération pseudo-scientifique qui est une auto-affirmation de l'Occident sous couvert d'érudition. L'Orient que ces savants inventent au XIX^e s. serait une fiction mise au service de l'impérialisme européen. Au final, l'évolution du sens attribué à l'Occident marque le triomphe de l'essentialisation d'un terme géographique au profit d'un ensemble de valeurs et de comportements associés au progrès de l'intelligence. On avait procédé à la fabrication d'un noyau dur de traits censés caractériser l'Occident et justifier sa position dominante. Il en avait résulté une double dérive : dérive ethniciste et raciste, qui attribuait cette efficacité à une supériorité biologique et aboutissait au nazisme ; dérive culturaliste, qui affirmait la supériorité du modèle par son fondement religieux (chrétien en l'occurrence) ou philosophique (l'avènement de la raison avec les Lumières), rejetant les autres religions et philosophies dans une division inférieure.

Hier paré de toutes les vertus, l'Occident est ainsi devenu le symbole de l'imposition d'un ordre injuste. Face à cette critique généralisée, les intellectuels libéraux, après les intellectuels marxisants, s'interrogeaient à leur tour dans les années 1970 : « Qu'est-ce que l'Occident ? »¹¹⁰...

Sortir d'une vision Ouest-Est : l'heure du Tiers Monde

La persistance de la Guerre froide et d'un pôle oriental identifié désormais avec le monde communiste rendait difficile, après la Deuxième Guerre mondiale, l'abandon d'une représentation du monde dominée par un axe Ouest-Est. Mais dès les années 1950 apparaît un troisième terme qui commence à modifier le regard des sciences sociales sur le monde. Alfred Sauvy utilise pour la première fois en 1952 le terme Tiers monde (*France-Observateur* du 14 août 1952), par analogie avec le Tiers état, pour désigner deux données nouvelles. La première est géopolitique, et correspond à l'émergence d'un ensemble d'Etats qui tiennent à se démarquer aussi bien des pays occidentaux que du bloc communiste soviétique. La seconde est de nature socio-économique et se réfère aux pays pauvres d'abord qualifiés de sous-développés, puis de pays en voie de développement. Le succès de ce néologisme est rapide, d'autant que l'émergence du neutralisme et le succès de la conférence de Bandoeng semblent confirmer en 1955 l'hypothèse de Sauvy, même si les pays réunis en Indonésie n'emploient pas pour parler d'eux la catégorie de Tiers monde et se qualifient d'afro-asiatiques¹¹¹. Mais le

¹⁰⁸ Ibid. p. 114.

¹⁰⁹ Edward W. Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », première traduction au Seuil en 1980.

¹¹⁰ Colloque du 24 février 1974 / Université de Paris-Sorbonne, Institut de recherche sur les civilisations de l'Occident moderne.

¹¹¹ Communiqué final de la conférence afro-asiatique de Bandoeng : « Cette Conférence des nations afro-asiatiques initiée par la Birmanie, Ceylan, l'Inde, l'Indonésie et le Pakistan, s'est

consensus est éphémère. Attaqué par ceux qui dénoncent la naïveté du tiers-mondisme, mis en doute par ceux qui reprochent une simplification excessive, le Tiers monde apparaît dans les années 1980 à Georges Balandier, qui l'avait pourtant repris à son compte, victime d'un malentendu : « Pour nous, il ne s'agissait pas de définir un troisième ensemble de nations, à côté des deux blocs (capitaliste et soviétique) en guerre froide. Non, c'était une référence au tiers état de l'Ancien Régime, cette partie de la société qui refusait de « n'être rien », selon le pamphlet de l'abbé Sieyès. Cette notion désigne donc la revendication des tierces nations qui veulent s'inscrire dans l'Histoire »¹¹².

Les recompositions rapides qui se dessinent alors dans la géographie économique du monde, avec la montée en puissance du Japon et l'émergence des « petits dragons¹¹³ », puis des « nouveaux tigres asiatiques »¹¹⁴, les prédictions qui font du Pacifique un nouvel Atlantique, tout concourt à introduire une complexité qui ne se satisfait plus des catégories traditionnelles. Où est l'Occident quand il englobe les Amériques, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, et le Tiers Monde quand des pays asiatiques dépassent dans les classements certains pays d'Europe ?

L'invention de l'axe Nord/Sud

Le géographe Vincent Capdeguy a reconstitué la genèse du nouveau duo qui allait peu à peu s'imposer et paru un temps faire l'objet d'un nouveau consensus : l'axe Nord/sud. Dès 1959, Sir Oliver Franks, ancien ambassadeur britannique à Washington et président de la Lloyd Banks, propose de distinguer le Nord et le Sud, mais sa suggestion ne semble pas rencontrer d'écho¹¹⁵. En 1968, Robert S. MacNamara, nouvellement nommé à la tête de la Banque mondiale, met en place un groupe d'experts internationaux pour faire le bilan de l'aide au développement et proposer des solutions au problème du fossé séparant pays riches et pays pauvres. Le rapport est publié en 1969 sous le titre *Vers une action commune pour le développement du tiers-monde*. En 1977, MacNamara suggère de créer une nouvelle commission sous la présidence de Willy Brandt. En 1980, l'ancien chancelier allemand remet le rapport de la Commission indépendante sur les problèmes de développement international : *Nord-Sud : un programme de survie*. Dix ans avant l'effondrement du bloc soviétique qui rend caduque la vieille

réunie à Bandoeng, Indonésie, du 18 au 24 avril 1955. Ont également participé aux travaux de la conférence des représentants des pays suivants : Afghanistan, Cambodge, République populaire de Chine, Egypte, Éthiopie, Côte-de-l'Or, Iran, Irak, Japon, Jordanie, Laos, Liban, Liberia, Libye, Népal, Philippines, Arabie saoudite, Soudan, Syrie, Siam, Turquie, République populaire du Vietnam (Vietminh), Etat du Vietnam et Yémen. Face aux blocs capitaliste et communiste, les participants à la conférence de Bandoeng expriment leur opposition à toute forme de colonialisme ».

¹¹² *L'Express*, 9 octobre 2003, à l'occasion des *Rendez-vous de l'Histoire* de Blois.

¹¹³ Corée du Sud, Hong Kong, Singapour et Taïwan.

¹¹⁴ Thaïlande, Malaisie, Indonésie, Philippines.

¹¹⁵ Vincent Capdeguy, « La limite Nord/Sud », *Mappemonde*, n° 88, décembre 2007, se fonde sur un article de G. Wahlen, *New York Times*, 27 décembre 1959.

opposition Ouest/Est, une autre opposition s'est imposée malgré des objections dont le rapport lui-même reconnaît la portée :

« Il y a des objections évidentes à une image simplifiée montrant le monde divisé en deux camps. Le 'Nord' comprend deux pays riches et industrialisés, au sud de l'équateur, l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Dans le 'Sud', la gamme va d'une nation à demi industrialisée, en pleine expansion, comme le Brésil, à des pays pauvres enserrés par les terres, comme le Tchad, ou insulaires, comme les Maldives. Quelques pays du Sud, généralement exportateurs de pétrole, disposent d'un revenu plus élevé par habitant que certains pays du Nord. Mais d'une manière générale et bien qu'il n'y ait pas de classification uniforme ou permanente, 'Nord' et 'Sud' sont synonymes grosso modo de 'riches' et de 'pauvres', de pays 'développés' et de pays 'en voie de développement' ».

Dans un contexte marqué par l'usure du terme Tiers Monde et par des polémiques qui mettent en procès le tiers-mondisme, les experts de l'ONU ont ainsi fait triompher une vision du monde qui élimine la référence au Tiers monde mais s'inscrit de manière paradoxale dans la droite ligne de la pensée ... tiers-mondiste. La fin du communisme soviétique venait en 1990 renforcer les arguments en faveur de ce nouvel axe. Avec le décalage habituel qui sépare la production scientifique de sa diffusion dans l'enseignement, les programmes scolaires et les manuels de l'enseignement secondaire ont consacré dans les années 2 000 cette représentation du monde qui, malgré ses défauts, permet de lui donner une intelligibilité et de mettre de l'ordre sur les planisphères proposés aux élèves.

Le Sud : à peine promu, déjà mis en cause

Le consensus fut cependant de brève durée. A peine adopté par la littérature géographique, le concept de Sud était aussitôt mis en cause. « Le Sud existe-t-il ? » se demande Paul Nicolas au terme d'une réflexion collective menée au sein d'une équipe de géographes d'Aix-Marseille¹¹⁶. « Les professeurs de géographie, les manuels scolaires, les programmes, les élèves dans leurs copies continuent de considérer le Sud comme un espace géographique qui d'évidence s'oppose au Nord ou, de façon plus nuancée, que 'des Sud' s'opposent à 'des Nord' »... Interrogeons cette évidence.

La démonstration porte surtout l'attaque contre la volonté de faire correspondre le Sud à un territoire délimité. Elle s'appuie aussi sur *Les mots de la géographie* de Roger Brunet qui déplorait, dès 1992, le choix de cette terminologie. Le dictionnaire n'avait pas retenu d'entrée spécifique, mais introduit la notion de Sud à propos de la définition de l'Occident. La définition avancée est expéditive : « Sud : ensemble indéfini associant des idées de chaleur et de sous-développement, compte tenu de la domination économique de l'hémisphère boréal ». Rejoignant plusieurs de ses collègues, Paul Nicolas estime que le fait de mettre au pluriel (les Sud) est « un aveu d'impuissance à conceptualiser autant qu'une facilité d'écriture ». Associé de

¹¹⁶ Paul Nicolas, « Le Sud existe-t-il ? », <http://www.aix-mrs.iufm.fr>.

manière définitive à des lieux dominés par le soleil, le Sud renverrait à une humanité « plus obnubilée par les sensations, le plaisir et le déplaisir, le cycle de la vie et de la mort, plus contemplative, passive, jouissive, plus engluée dans le présent »¹¹⁷. Et il en conclut que le choix de Sud, en apparence plus neutre que celui de Tiers-Monde, confondait Sud et pauvreté et évacuait au passage toute idée d'exploitation.

Face à cette offensive des géographes, les historiens ont observé un silence prudent. Alors qu'ils ont depuis longtemps intégré dans leur discours les concepts d'Occident et d'Orient, ils ne semblent pas pressés d'emprunter le registre Nord/Sud. Pourtant ils sont les premiers à reconnaître la nécessité de repenser nos catégories et ont réservé un accueil particulièrement chaleureux aux théoriciens des études post-coloniales. Et à y regarder de plus près, les principaux représentants de ce mouvement sont issus de pays du Sud, spécialement de l'Inde. Ils revendiquent le droit de porter sur la période coloniale un nouveau regard, à partir du point de vue du colonisé, et préconisent une révolution copernicienne qualifiée de « post-coloniale », cette expression devant être comprise au sens anglophone d'un « au-delà » de la colonisation, et non « après » la colonisation. Le projet post-colonial permet ainsi de sortir d'une représentation purement territoriale où le sud, comme l'occident, seraient identifiés à des localisations. D'ailleurs les colonisés n'étaient pas tous au Sud, ni les colonisateurs au Nord. En somme il s'agit de chercher comment rendre compte de cette relation fondée sur une inégalité de situation qui place les individus d'un côté ou de l'autre d'une ligne invisible mais bien réelle, qu'ils vivent au Nord ou au Sud du planisphère.

Le renoncement à la territorialisation ne condamne pas l'Occident ou le Sud

La querelle autour des catégories d'Occident et d'Orient, puis de Nord et de Sud doit-elle conduire à les abandonner dès lors que ces notions sont devenues hors sol ? Si l'on veut à tout prix cartographier ces espaces et les identifier à des territoires, avec une ligne de séparation clairement délimitée, la cause est entendue. Toute tentative de ce type est vouée à l'échec ou à se complexifier sans cesse. Les cartographes sont en effet contraints d'isoler au sein du Sud un peu de Nord (Australie-Nouvelle-Zélande) et un peu de Sud dans le Nord (pays balkaniques), et cette complexification ne cesse de s'accroître quand des pays du Sud connaissent une forte croissance et entrent dans le G 20 (Arabie saoudite, Argentine, Brésil, Chine, Inde, Indonésie), ou réclament d'y entrer, tandis que d'autres font la cruelle expérience de leur dévaluation dans le Nord (Grèce). La carte réalisée pour un numéro de *La Documentation française* consacré à « La mondialisation en débat » apparaît déjà dépassée¹¹⁸.

¹¹⁷ Selon les propos du philosophe Jean-Michel Salanskis dans la revue *Autrepart*, « On dirait le Sud », n° 41, IRD, 2007, p. 19.

¹¹⁸ Laurent Carroué, « La Mondialisation en débat », *La Documentations française*, 2004, Documentation photographique n° 8037.

A notre sens, le renoncement à la territorialisation n'implique pas de jeter aussi les concepts qui avaient permis d'organiser le monde selon une vision spatiale. Il invite plutôt à ne pas confondre espace et territoire et à repenser l'usage des termes, ainsi que cela est en train de se produire pour l'Occident. Si cette notion ne correspond plus à un ensemble homogène sur le planisphère, elle est devenue indispensable pour penser un ensemble de traits culturels qui ont essaimé à travers le monde. La difficulté pour l'historien est de distinguer l'histoire de cette diffusion (un processus inscrit dans la très longue durée), la localisation des centres dans lesquels ces traits ont été produits (et dont on découvre aujourd'hui qu'ils ne sont pas tous situés dans un Occident géographique) et les transformations qui naissent de leur circulation (occidentalisation). Des polémiques récentes incitent à prendre ses distances avec un usage idéologique qui identifie de manière définitive l'Occident avec l'Europe et l'Amérique du nord, et leur attribue des valeurs spécifiques, uniques, qui auraient le monopole de l'universalité. Qu'elle soit mise au service de la défense de l'identité occidentale, ou à l'inverse utilisée comme un repoussoir et une menace, toute approche polémique occulte l'essentiel : l'Occident n'est plus dans l'occident de la géographie et notre vocabulaire peine à enregistrer cette mutation. Ou plus exactement les langues européennes révèlent une inégale capacité à traduire dans leurs mots cette évolution.

Les langues latines (italien, français, espagnol, portugais) sont peut-être les plus mal armées pour rendre compte de ces changements parce qu'elles disposent du seul substantif d'*occident* et de ses seuls dérivés *occidental-occidentalisation*. Elles entretiennent ainsi le sentiment que l'ensemble des caractères qui définissent l'occident est lié à la géographie et à l'histoire de ces seuls territoires, et constitue l'expression de leur domination culturelle. L'anglais offre d'autres possibilités. Il emploie généralement *West*, réserve *occident* pour un usage académique, mais peut éventuellement jouer sur la distinction entre *occidental* et *western*, et ses dérivés, *to occidentalize* et *to westernize*. Le néologisme d'*occidentalism*, inspiré de Saïd, tente d'introduire une nouvelle acception, mais la réduit aux discours de dénigrement de l'Occident¹¹⁹. On ne sera pas étonné de constater que l'allemand est la seule langue qui permet de distinguer trois registres : *Westen* (westlich) – *Abendland*(lich) – *Okzident*(al). Le terme *Okzident*, déjà employé par Kant, présente ainsi l'avantage de ne pas subordonner l'Occident à l'histoire d'une région du monde et d'écarter le risque de l'enfermer dans les limites d'une aire culturelle. Même s'il n'en n'a pas tiré toutes les conséquences, Max Weber peut ici servir de référence quand il use du terme *Okzident* dans *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904-1905) et encore plus systématiquement dans *Die Wirtschaftsethik der Weltreligionen* (1915-1919), et pas du terme *Abendland*. La langue française

¹¹⁹ Ian Buruma, Avishai Margalit, *Occidentalism, The West in the eyes of its enemies*, 2004, New York, Penguin Press. Xiaomei Chen, *Occidentalism, A theory of counter-discourse in post-Mao China*, 2002, Rowman and Littlefield Publishers Inc, (première publication 1995, Oxford, Oxford University Press), 259 p.

se révèle malheureusement incapable de rendre compte des subtilités de l'allemand, et les traductions proposées écrasent les différences. La même ambiguïté apparaît lorsqu'Henri Massis appelle les intellectuels de droite à se mobiliser pour la *Défense de l'Occident* (1927), alors que la revue fondée en Allemagne sur des positions symétriques a pris en 1925 le titre d'*Abendland*, pas celui d'*Okzident*. Il reste à tracer une voie qui permettra de promouvoir l'Occident comme un véritable concept et de sortir des malentendus entretenus par le recours au terme unique d'Occident. L'ouvrage d'Alexandre Zinoviev, *L'occidentisme, essai sur le triomphe d'une idéologie*, est un premier jalon dans cet effort nécessaire d'abstraction et de différenciation¹²⁰.

La sortie du territoire, étape nécessaire pour penser l'Occident

Le recours à ces catégories d'origine géographique apparaît de manière toute différente si on les rapporte non plus à des territoires mais à un ensemble de caractères communs. Désormais déconnecté de tout territoire, l'Occident n'appartient plus en propre aux pays qualifiés hier d'occidentaux. L'histoire du monde a produit en Europe une culture originale issue d'héritages multiples, parfois très éloignés géographiquement, empruntant à des mondes différents, par exemple les mondes juif, chrétien et musulman, et porteurs de valeurs et de modèles qui ont essaimé de force ou de gré sur toute la planète. Des essais récents ont ouvert la voie à cet effort de théorisation qui permet de considérer l'Occident, non plus comme la propriété de territoires particuliers, mais comme un véritable *ideal-type*. Tous ces écrits ne sont pas également convaincants et laissent souvent au lecteur le sentiment que seules les valeurs et les idéaux forgés en Occident sont facteurs de progrès parce qu'ils ont seuls une portée universelle¹²¹. Il en va différemment si on considère ces traits caractéristiques comme inachevés, appelés à s'enrichir d'autres expériences, à être critiqués à partir d'autres situations. En ce sens on peut se demander sans ironie si la culture occidentale n'est pas, tout autant qu'en Amérique ou en Europe, produite aujourd'hui sur les rives de la Méditerranée, en Inde ou en Asie orientale. Dans ce cas, la référence à la notion d'occident, ou pour parler comme Alexandre Zinoviev d'occidentisme, n'en est que plus nécessaire pour comprendre ce qui se joue dans les révolutions bruyantes de pays arabes ou les révolutions plus silencieuses des sociétés asiatiques.

Mais le Sud est-il un concept ?

Admettons que le concept d'*Occident* et son dérivé *occidental* restent nécessaires pour comprendre le monde dès lors qu'ils sont

¹²⁰ Alexandre Zinoviev, *L'occidentisme, essai sur le triomphe d'une idéologie*, 1995, Paris, Plon, 286 p.

¹²¹ Philippe Nemo, *Qu'est-ce que l'Occident*, Paris, PUF, 2004, propose de le définir par cinq moments clés de son histoire, ce qui conduit à suggérer la construction d'une Union occidentale regroupant l'Europe occidentale, le Canada et les Etats-Unis.

déconnectés de jugements de valeurs et cessent d'être attachés aux seuls pays dans lesquels ils se sont d'abord construits. Peut-on pour autant procéder à la même opération avec le Sud sans courir le risque d'enfermer celui-ci dans une série de qualifications négatives telles que nous les avons évoquées un peu plus haut ?

Une première difficulté vient des différences qui empêchent de pousser jusqu'au bout la comparaison entre les axes occident-orient et nord-sud. Le Nord et le Sud n'ont jamais été associés à une aire culturelle, ni à un ensemble géopolitique. Il n'existe pas d'adjectif dérivé de ces substantifs ayant un sens comparable à celui d'occidental ou d'oriental : les termes nordiste et sudiste ou septentrional et méridional appartiennent à d'autres registres de la langue. Le Nord est défini dans le rapport de l'ONU par un degré de richesse et de puissance, et c'est ainsi que le langage l'utilise aujourd'hui. Il en va de même pour le Sud, défini par ses retards et sa pauvreté. Mais il recouvre une telle diversité de situations et surtout d'évolutions en cours qu'il est impossible d'imaginer à partir de cette notion un concept déterritorialisé auquel seraient attachées des qualités clairement identifiées. D'emblée les géographes ont d'ailleurs préféré parler des « Sud » et l'historien doit renoncer à construire un nouvel ensemble transcendant les aires culturelles habituellement reconnues. Mais si la quête d'une définition fondée sur des critères communs à tous les Sud est sans doute vaine, cela ne signifie pas que la référence au Sud est inutile.

Le Sud comme point de vue nécessaire

Le premier intérêt que l'historien peut y trouver réside dans la nécessité d'admettre que tout discours historique est relatif au point de départ et au point de vue de celui qui le tient. Regarder le Nord à partir du Sud, c'est d'abord prendre conscience que l'histoire a été écrite par ceux qui en ont pris la direction et imposé pour un temps leur domination. C'est donc ne pas s'enfermer dans les grilles de lecture élaborées par le Nord et s'intéresser à celles qui ont servi aux populations du Sud pour décrire le monde et les autres. L'historien des îles du sud-ouest de l'océan Indien le sait, les mots qu'il choisit d'employer conditionnent l'interprétation qu'il propose. Faire le choix d'Européens, d'étrangers ou de *vazaha* quand on traite de Madagascar n'est pas anodin à lire l'anthropologue Christian Papinot :

« Le concept de *vazaha* (étranger) en malgache, renvoie au-delà d'une identification basée sur l'apparence physique ou la provenance géographique de la personne ainsi désignée, à un statut social dominant contenant implicitement l'idée d'une méconnaissance de la culture malgache. Le concept de *vazaha* n'est pas uniquement réservé aux étrangers, il peut aussi être 'acquis' par les nationaux, soit par transfert sur 'l'autre rive', soit par accès à un statut social important. Cependant, lorsqu'il est utilisé entre nationaux dans les échanges verbaux, il peut servir à signifier une exclusion symbolique de la collectivité à celui qui occupe une position sociale

importante et dont les manières d'être ou de faire dérogent aux normes du groupe »¹²².

On pourrait aussi se demander quels enjeux scientifiques recouvrent le recours à « métropolitains », à « zoreils », à « créole » ou à « Réunionnais » quand on écrit l'histoire de La Réunion. Comme le suggère le thème du colloque de l'A.H.I.O.I intitulé « Le Nord vu du Sud », l'important est de prendre au sérieux les catégories élaborées dans les pays du Sud au lieu d'adopter immédiatement celles qu'a imposées la science du Nord. La nomination des populations constitue un remarquable observatoire de ces spécificités significatives et irréductibles mais elles ne sont pas les seules. Les oppositions sémantiques qui traversent la vie politique des îles, comme leur vie religieuse, ne sont pas seulement des variations exotiques à partir d'un vocabulaire universel établi par le Nord. Le *blocard* de La Réunion n'est pas plus réductible au partisan du bloc des gauches que le *tamoul* à un originaire du sud de l'Inde.

Pour un changement de point de vue à toutes les échelles

Un détour par l'Amérique latine confirme les effets et les enjeux de ces changements de points de vue. Des intellectuels de plus en plus nombreux ont contesté ces dernières années la dénomination d'Amérique latine, forgée sous Napoléon III, parce qu'elle ne permet pas de prendre en compte ses trois traditions qui l'ont constituée : l'Europe, l'Amérique coloniale et les sociétés indiennes précoloniales. L'Amérique latine se veut désormais à forte coloration *latino* et conteste son caractère d'Extrême-Occident que certains auteurs européens persistent à lui assigner¹²³. L'écrivain mexicain Carlos Fuentes fonde ce refus sur l'affirmation d'un métissage originel qui a constitué cette Amérique dite latine :

« Nous sommes nés métis, d'emblée. Nous parlons l'espagnol, en majorité. Et que nous soyons croyants ou non, nous avons grandi dans la culture catholique, mais un catholicisme syncrétique, incompréhensible sans ses masques indiens, puis noirs. Nous sommes le visage d'un Occident mâtiné, comme l'a dit le poète mexicain Ramón López Velarde, de maure et d'aztèque – et, ajouterai-je pour ma part, de juif et d'africain, de romain et de grec »¹²⁴.

Cette volonté de mettre au premier plan la diversité n'a pas remis en cause l'appellation *Amérique latine* qui est d'un usage trop général pour être éliminé, y compris dans les dénominations employées par les institutions et les organisations internationales. Mais dans ce cas, regarder à partir du Sud devient un moment nécessaire pour enrichir la compréhension de cette aire

¹²² *Journal des anthropologues*, 1998, n° 72-73, p. 107-117 (en ligne : <http://jda.revues.org/2354>).

¹²³ Alain Rouquié, *Amérique latine. Introduction à l'Extrême Occident*, Paris, Seuil, Coll. Points Essai, 1987, 439 p.

¹²⁴ Carlos Fuentes, *Les Cinq Soleils du Mexique*. Texte traduit de l'espagnol, Mexique, par Céline Zins, et publié avec l'autorisation de l'Académie de la Latinité : <http://www.voxlatina.com>.

culturelle de nouveaux contenus et rendre aux populations la possibilité de dire comment elles se voient et comment elles voient le monde¹²⁵.

De manière symétrique, la montée en puissance du concept de *créole* a confirmé depuis quelques décennies la fécondité de cette démarche qui vise à promouvoir une autre approche des sociétés concernées. Elle n'empêche pas l'expression de divergences sur les éléments constitutifs de la « créolité », parce que le point de vue et l'histoire des Sud qui l'élaborent ne sont pas identiques. Mais le recours au concept « créole » n'a pas pour but de définir une créolité pure et figée dans des traits définitifs. Il permet de rompre avec une approche qui condamnait ces sociétés à être lues à partir de grilles élaborées ailleurs et définies uniquement comme des territoires sous la dépendance politique, économique, culturelle de l'Europe. Changer le point de vue a poussé l'historien à être attentif à la multiplicité des combinaisons imaginées par les populations des Mascareignes pour donner sens à une installation qu'elles n'avaient pas forcément voulu et pour inventer les règles d'une vivre ensemble insulaire soumis à un environnement particulièrement contraignant.

Renoncer à circonscrire le Sud ou les Sud pour en faire un angle de vue, c'est ainsi se donner la possibilité de faire jouer ce renversement à toutes les échelles, celle de l'île, des groupes sociaux, des individus. Cela implique pour le chercheur en sciences sociales de procéder au transfert critique des catégories forgées et légitimées dans le Nord parce qu'elles risquent d'occulter la réalité ou de la déformer. L'historien des Sud a tôt fait de mesurer que bien des termes auxquels il doit recourir ne sont que des équivalents approximatifs pour désigner les réalités qu'il découvre. L'usage du mot *nègre* à La Réunion n'est pas réductible à la couleur de la peau et les historiens de l'esclavage ont découvert avec surprise qu'un nègre pouvait y être blanc. Le couple droite-gauche ne joue pas à La Réunion sur les mêmes oppositions que dans la métropole. La manière dont les individus définissent leur appartenance à un groupe ne correspond pas forcément à la perception que l'étranger en a. On pourrait multiplier pour chaque île des exemples du même type. Partir du Sud, c'est prendre en compte les mots avec lesquels les populations parlent et les catégories à travers lesquelles elles se définissent, et parfois renoncer à les traduire parce que la traduction devient une trahison. A quand un dictionnaire des mots créoles (ou malgaches) intraduisibles qui seraient reproduits dans leur version originale ?

Sortir de positions subalternes

Regarder le monde à partir du Sud, c'est finalement écrire une histoire qui reconnaît à un grand nombre de peuples qu'ils ont fait l'histoire et ne l'ont pas seulement subie avant d'y entrer contre leur gré¹²⁶. C'est écrire

¹²⁵ *De l'un au multiple. Dynamiques identitaires en Amérique latine* (sous la direction de R. Deroux, M. Bertrand), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2009.

¹²⁶ Les réactions africaines au discours de Dakar de Nicolas Sarkozy le 26 juillet 2007 ont bien exprimé les enjeux : « (L'Afrique) veut qu'on reconnaisse sa participation à la conception, à la

une histoire qui se fonde d'abord sur l'expérience des populations et n'est pas subordonnée à la place que d'autres leur ont assignée. Il ne s'agit donc pas d'écrire seulement une contre-histoire, qui ne serait que l'envers de celle écrite au Nord, et resterait toujours sous sa dépendance. Mais écrire une histoire des réponses inventées par des populations qui ont fait très tôt l'expérience de la mobilité et de la mondialisation. Les Sud abordés à partir d'eux-mêmes ne se définissent plus par ce qu'ils n'ont pas, ou pire ne sont pas. Ils n'ont pas seulement été pensés par le Nord, entendu comme le pouvoir de dire le vrai et le bon, mais ils ont aussi pensé le Nord et contesté sa domination. Ils ne se sont pas contentés de réagir, mais ont constamment agi. En se plaçant résolument au cœur de ces sociétés du Sud, un Sud qui n'est pas un lieu géographique mais une position occupée dans une relation, et en s'efforçant dans la mesure du possible d'entrer dans d'autres manières de penser et de voir le monde, le colloque de l'A.H.I.O.I se donne la possibilité de mieux saisir quelques-unes des solutions imaginées par les sociétés créoles et de Madagascar pour assumer leurs situations singulières. Pari difficile dont les *subaltern studies* ont mesuré le caractère paradoxal puisque le subalterne, « s'il pouvait parler, ne serait plus subalterne »¹²⁷. Face à ce scepticisme, les historiens, et en particulier ceux qui ont étudié l'esclavage ou l'engagisme, ont prouvé qu'il est possible de trouver dans les sources les traces d'une parole qui attend d'être entendue.

création et à la production du monde... pour sortir de positions subalternes où l'ordre du monde la confine depuis bientôt cinq siècles, oublieux des contributions aux échanges internationaux » (Ibrahima Thioub in *L'Afrique de Sarkozy. Un déni d'histoire*, sous la direction de Jean-Pierre Chrétien, Paris, Karthala, 2008, p. 180.

¹²⁷ Cf. l'excellente mise au point de la géographe Béatrice Collignon, « Note sur les fondements des post colonial studies », *EchoGéo*, 2007, n° 1, <http://echogeo.revues.org/2089>. La citation, tirée de cet article, est empruntée à Gayatri Spivak (1988).